

ASPECTS DE L'ÉCRITURE DE LA DIFFÉRENCE DANS QUELQUES TEXTES DE ABDELKÉBIR KHATIBI : IDENTITÉ PLURIELLE, PENSÉE-AUTRE, BI-LANGUE ET EXTRANÉITÉ

Loubna Dirhoussi – Mohamed El Bouazzaoui

Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines
Dhar El Mahraz, Équipe de recherche Dialogiques, Fès, 30050, Maroc
loubna.dirhoussi@usmba.ac.ma – mohamed.elbouazzaoui@usmba.ac.ma

**Aspects of writing about difference in some of Abdelkébir Khatibi's texts:
plural identity, thought-other, bi-language, and extraneity**

Abstract: This article seeks to analyse some aspects and modalities of the writing of surpassing, in Abdelkébir Khatibi, a Moroccan sociologist and writer. On the basis of a corpus of texts by the author (essays and works of fiction), it will be shown that Abdelkébir Khatibi gives a new dynamic to Maghrebian literature by contributing to the themes of the decentring and deterritorialisation of Moroccan being. The aim is to see how writing is a place of contemporary questioning close to those raised in postcolonial studies. Thus, it will first deal with the author's representation of identity and expose the criticisms that he addresses of the identity *huis-clos* in the East and logocentrism in the West. Then the focus will shift to the notion of bi-language as a decentring of the idea of a unitary 'one' in Khatibi's thought. At this level, the extent to which bi-language, like the thought-other, is part of the author's double critique of the doxa, of the Arab cultural heritage and of the Western episteme, will be shown. On the other hand, the narration of bi-language in the novel *Amour bilingue* will be dealt with. Finally, foreignness as a quest for the Other and an unconditional opening to interculturality will be analysed.

Keywords: Khatibi; identity; thought-other; bi-language; extraneity; difference

Résumé : Cet article s'assigne comme objectif l'analyse de quelques aspects et modalités de l'écriture du dépassement, chez Abdelkébir Khatibi, sociologue et écrivain marocain. En nous basant sur un corpus de textes de l'auteur (essais et fictions), nous essaierons de montrer qu'Abdelkébir Khatibi imprime à la littérature maghrébine une nouvelle dynamique en mettant à contribution des thématiques portant sur le décentrement et la déterritorialisation de l'être marocain. Il s'agira de voir en quoi l'écriture est un lieu de questionnements

contemporains proches de ceux soulevés dans les études postcoloniales. Ainsi allons-nous, d'abord, traiter de la représentation que se fait l'auteur de l'identité, avant d'exposer les critiques que celui-ci adresse aux huis-clos identitaires en Orient et au logocentrisme en Occident. Ensuite, nous nous focaliserons sur la notion de bi-langue en tant que décentrement de l'un dans la pensée de Khatibi. À ce niveau, il s'agira, d'une part, de montrer dans quelle mesure la bi-langue, comme la pensée-autre, relève de la double critique que l'auteur fait de la doxa, de l'héritage culturel arabe et de l'épistémè occidentale. D'autre part, nous traiterons de la mise en récit de la bi-langue dans le roman *Amour bilingue*. Enfin, nous analyserons l'extranéité comme quête de l'Autre et ouverture inconditionnelle sur l'interculturalité.

Mots- clés : Khatibi ; identité ; pensée-autre ; bi-langue ; extranéité ; différence

1. Introduction

Depuis *Souffles*¹, revue qui a réuni un groupe d'intellectuels marocains, la littérature marocaine de langue française a connu un véritable renouveau aussi bien au niveau des formes esthétiques que sur le plan des thématiques abordées. Cette littérature a emprunté la langue de l'Autre en vue de soulever des problématiques dépassant le cadre étriqué de la territorialité, rompue au folklorisme et aux clichés. Abdelkébir Khatibi est l'un des écrivains qui ont bouleversé le champ de la littérature au Maroc car il a pu, étant donné son profil de sociologue, inscrire l'écriture dans une nouvelle mouvance en porte-à-faux avec les canons classiques de l'écriture. Roman, poésie et théâtre, convergent vers une tentative d'asseoir une réflexion inédite sur l'Être, son identité, son devenir et sa décolonisation. Écrivant dans un contexte postcolonial, l'auteur de *Maghreb Pluriel* invite les intellectuels et les écrivains arabes à une double critique à la fois de l'Orient et de l'Occident. Le méta-texte s'est progressivement introduit dans la production littéraire de l'auteur qui devient critique de son époque, de son identité, de ses représentations et de sa trajectoire. L'écrivain-critique, selon Khatibi, doit « remettre en question (d'une manière plus ou moins nette, radicale, consciente, chez les uns et les autres) un acquis littéraire et culturel, certains rapports étroits, aliénants ou dépassés dans lesquels s'empêtre depuis les indépendances la littérature tant d'expression arabe que française » (Khatibi 1968 : 2).

Plurielle et multiple, l'œuvre de Khatibi est hantée par les mêmes questionnements ébauchés dans *La mémoire tatouée* (1971) : il s'agit, en l'occurrence, des divisions idéologiques opposant l'Occident et l'Orient, de l'identité de l'être colonisé confronté à l'Histoire. *La mémoire tatouée*, premier roman de Khatibi, soulève avec force la dialectique du même et de l'autre. L'auteur inscrit son écriture dans le dépassement des heurts culturels en menant une véritable critique à l'égard de sa double culture arabe et française. Ce même travail de critique traverse ses essais comme *Maghreb pluriel* et *Penser le Maghreb*.

¹ Revue marocaine, fondée par le poète Abdellatif Laâbi et d'autres intellectuels marocains. De 1966 jusqu'à 1972 (année de son interdiction), cette revue a favorisé l'émergence de nouvelles poétiques scripturales et artistiques et a constitué un lieu de débats autour de questions afférentes à la littérature et à la politique. Kenza Sefrioui a consacré un livre intéressant à cette expérience culturelle. Nous renvoyons à son ouvrage (Sefrioui 2013).

L'objectif de cet article est de mettre en évidence quelques aspects et modalités de cette écriture de dépassement, de montrer que Khatibi imprime à la littérature maghrébine une nouvelle dynamique et exploite des thématiques dignes d'universalité. Il s'agira de voir en quoi l'écriture est un lieu de questionnements contemporains proches de ceux soulevés dans les études postcoloniales.

2. Refus du monisme identitaire et pensée-autre

La pensée de Khatibi entre en résonance avec les idées développées dans les travaux des critiques postcoloniaux, comme Homi K. Bhabha qui, à travers le concept d'hybridité, défend la thèse selon laquelle le monde est multiple, ses éléments s'inscrivant dans une continuelle négociation. L'hybridité réfère aux dynamiques culturelles qui font que la différence se vit dans l'intersubjectivité. Ainsi est-elle « moment historiquement transformatif » (Bhabha 2007 : 365). De même, les idées de Khatibi ont des affinités avec celles d'Edouard Glissant. En effet, celui-ci soutient la thèse du divers et de l'identité-rhizome comme réplique aux nationalismes et aux identités figées. Chez Glissant, il est question d'« une identité questionnante, où la relation à l'autre détermine l'être sans le figer d'un poids tyrannique » (Glissant 1981 : 283). Amin Maalouf met en garde contre les identités meurtrières en considérant que « l'identité individuelle n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence » (Maalouf 1998 : 33).

Khatibi, ayant aussi écrit dans un contexte postcolonial, accorde une attention particulière aux concepts d'identité et de langue. Ces derniers reçoivent, en effet, un traitement bien particulier, dans une situation marquée par un bras de fer entre l'Occident et les pays décolonisés. La dimension postcoloniale de l'écriture de Khatibi réside dans son entreprise de libérer l'identité de tous les discours cherchant à imposer un certain logos d'obéissance théologique et idéologique.

Moyennant un ensemble de concepts comme la « double critique » et la « bi-langue », Khatibi a réussi à inscrire la question complexe de l'identité dans un débat philosophique qui se situe en dehors de l'aliénation provenant de deux sphères culturelles opposées, celles, en l'occurrence, de l'Orient et de l'Occident. Son concept de « double critique » est, dans ce sens, l'un des médiums utilisés afin de déconstruire et de repenser ces deux systèmes de référence. La finalité d'un tel questionnement est de placer l'identité au-dessus des huis-clos et de la monovalence, car elle est en perpétuel devenir. Conséquemment, il serait incongru de continuer à entretenir un quelconque discours cherchant à légitimer des velléités ethnocentristes. L'essentiel, pour Khatibi, intellectuel aux prises avec la pensée moderne, ce qui importe, c'est de s'essayer à une « pensée plurielle », défaite du diktat de « l'identité aveugle » et de la « différence sauvage » ou tyrannique. En effet, Khatibi s'est prononcé en faveur de la double critique car celle-ci est nécessaire pour décoloniser l'esprit de l'idéologisme et de la théologie qui prévalaient dans le monde arabe et qui avaient en commun de défendre l'illusion moniste de l'identité. Elle est nécessaire également pour battre en brèche les lieux hégémoniques que l'Occident met en place pour asseoir sa domination. Dans cette perspective, Mokhtar Belarbi écrit que « la double

critique de l'héritage occidental et du patrimoine arabo-islamique est, sans conteste, ce qui permet, selon Abdelkébir Khatibi, de visiter ces espaces interstitiels, où normalement doit se construire une pensée de la différence » (Belarbi 2018 : 285).

À l'opposé de ses prédécesseurs, ayant défendu l'unité de l'Histoire et de l'être maghrébins, Khatibi se démarque ostensiblement par une réelle propension à ce qui représente la déchirure de l'être et de son historicité. Celle-ci, contrairement à l'historicisme prôné par Abdallah Laroui (1974), se veut une forme de temporalité favorisant la superposition de temps différents allant du passé jusqu'au futur. C'est-à-dire que l'identité, au lieu d'être figée et monolithique, est « toujours fluctuante et incessamment travaillée par des phénomènes de tension et de conflictualité endogènes et exogènes [...] Notre identité est faite d'un brassage bouillonnant et complexe de langues, de cultures et de mémoires où la part de l'Autre est loin d'être négligeable » (Tenkoul 2002 : 139). Cette citation semble synthétiser la pensée de Khatibi quant à la question de l'identité. En effet, l'auteur, en apologiste de l'historicité, se livre à un travail considérable sur la pensée de l'Être. Celle-ci ne s'attèle pas à en cerner une quelconque réalité, mais, à *contrario*, à considérer de plus près le mouvement qui l'anime et ce qui engendre le décentrement de l'Être arabe. Afin de contrer les dérives de l'identité folle, Khatibi plaide en faveur de la différence et de l'altérité. Pour ce faire, il propose comme stratégie la « pensée-autre », laquelle correspond à une pensée plurielle, à même de renouveler la civilisation arabe. Elle s'éloigne des visions étriquées de l'héritage occidental et du patrimoine théologique et idéologique de la société arabe et maghrébine en particulier. C'est par cette pensée-autre, en effet, que Khatibi décentre l'un, l'unique et l'originaire et bat en brèche l'identité aveugle qui est renfermement sur soi, rejet systématique de l'autre dans un dehors absolu. Ni aveugle, ni sauvage, l'identité que préconise Khatibi est plurielle comme l'être et la pensée qui la supportent. Son ouverture sur les penseurs de la déconstruction lui a donné les moyens suffisants pour poser les jalons de la décolonisation et de la différence. Il écrit ceci dans *Maghreb pluriel* :

Lorsque nous dialoguons avec des pensées occidentales de la différence (celle de Nietzsche et Heidegger et parmi nos contemporains proches celle de Maurice Blanchot et de Jacques Derrida) nous prenons en compte non seulement leur style de pensée, mais aussi leur stratégie et leur machinerie de guerre, afin de les mettre au service de notre combat qui est, forcément une autre conjuration de l'esprit exigeant une décolonisation effective, une pensée concrète de la différence (Khatibi 1983a : 20).

C'est parce qu'elle se veut plurielle que la pensée-autre reconnaît sans complexe sa diversité, ses multiples écarts, ses différences et ses incertitudes. La tâche n'est pas aisée car elle comporte des risques :

Seul le risque d'une pensée plurielle (à plusieurs pôles de civilisation, à plusieurs langues, à plusieurs élaborations techniques et scientifiques) peut, me semble-t-il, nous assurer le tournant de ce siècle sur la scène planétaire. Et il n'y a de choix pour personne. Transmutation d'un monde sans retour sur ses fondements entropiques (*Ibid.* : 14).

Il est à déduire que la « pensée-autre » se veut un espace-tierce entre le parti pris de la pensée arabo-musulmane et la métaphysique occidentale. Selon Khatibi, les

sociétés du Tiers-monde, compte tenu de leur marginalité, sont en mesure de déployer une « pensée plurielle qui ne réduise pas les autres à la sphère de son auto-suffisance » (*Ibid.* : 18). C'est au prix de cette pensée désaliénée que la décolonisation, dans le sens de changement, est possible. Dans cette optique, Khatibi écrit : « Se décoloniser serait l'autre nom de cette pensée-autre, et la décolonisation l'achèvement silencieux de la métaphysique occidentale. Là commence cette parole tierce, cette déliaison de la raison occidentale, dans ses sciences et ses techniques » (*Ibid.* : 51). C'est dire que le décolonisé se doit de mener une double critique de soi et de l'Autre, et ce, en procédant à une décolonisation culturelle en interne et en externe. C'est en remplissant cette condition essentielle de double critique qu'il peut favoriser un dialogue serein entre l'Orient et l'Occident. Ainsi la pensée-autre se double-t-elle de ce que l'auteur appelle « double critique ». Cette dernière « consiste à opposer à l'épistémè occidentale son dehors impensé tout en radicalisant la marge, non seulement dans une pensée en arabe, mais dans une pensée autre qui parle en langues, se mettant à l'écoute de toute parole – d'où qu'elle vienne » (*Ibid.* : 63). Khatibi remet ici en question tous les discours cherchant à faire prévaloir une langue au détriment des autres. Cela l'amène à forger son concept de « bi-langue » considéré comme lieu d'ouverture et d'aimance.

3. De la bi-langue comme lieu de décentrement de l'un

La langue française, longtemps considérée comme un butin de guerre, interpelle l'attention de Khatibi et devient objet d'investigation. À partir d'une posture post-coloniale, Khatibi cherche à dépasser les écueils générés par la situation du bilinguisme, jugée par nombre d'intellectuels de son époque comme pernicieuse car elle hypothèque le devenir du Maghreb et aliène son identité. Pour lui, « cette littérature maghrébine dite d'expression française est un récit de traduction. Je ne dis pas qu'elle n'est que traduction, je précise qu'il s'agit d'un récit qui parle en langues » (Khatibi 1985 : 171).

Par le médium de la bi-langue, Khatibi se déleste de la pesanteur de la pensée unique, portée sur la vénération excessive de la tradition et sur les impératifs d'un salafisme aveugle. Face à la question de la langue, l'auteur adopte une posture distinguée : pour lui, l'usage et l'amour de la langue de l'Autre ne sont pas des formes de dépossession identitaire. Il y voit plutôt un exercice d'hybridité et d'hospitalité des plus féconds :

La langue maternelle est à l'œuvre dans la langue étrangère. De l'une à l'autre se déroule une traduction permanente et un entretien en abyme extrêmement difficile à mettre au jour... Où se dessine la violence du texte, sinon dans ce chiasme, cette intersection, à vrai dire, irréconciliable ? Encore faut-il en prendre acte, dans le texte même : assumer la langue française, oui pour y nommer cette faille et cette jouissance de l'étranger qui doit continuellement travailler à la marge, c'est-à-dire pour son seul compte, solitairement (*Ibid.*).

Le traitement réservé à la langue est, de l'avis de nombre de critiques, distingué, car il cristallise ce que Khatibi appelle la bi-langue. Celle-ci se veut la manifestation idéale de l'hybridité que l'auteur applique volontiers aussi bien à l'identité qu'à la

langue. Cette dernière est le lieu où se déroule la rencontre de deux entités différentes, le soi et l'étranger, l'identité et l'altérité. C'est une rencontre qui devrait avoir lieu dans l'hospitalité totale, sans conflictualité, loin des relents de l'identité aveugle et à l'abri de la différence sauvage. La bi-langue est un concept phare à travers lequel Khatibi mène une profonde réflexion sur le rapport consubstantiel entre l'identité de l'Être et la langue. Il élabore une nouvelle manière de voir et de se représenter la langue étrangère. Si les premiers jalons de sa réflexion sur la langue se situent dans son roman autobiographique, *La mémoire tatouée*, réflexion mettant en exergue les dualités du sujet scripteur, notamment celle afférente à la langue, il n'en demeure pas moins que le concept de bi-langue se trouve fortement exploité dans *Amour Bilingue* (1983), au point d'en faire le noyau dur du récit. En effet, par le biais de ce texte, Khatibi décentre l'écriture maghrébine de langue française, la déterritorialise et la défait des référentialités canoniques. Autrement dit, le roman devient essai et s'intéresse à une question universelle et contemporaine, à savoir le contact des langues. Pensée de l'écart, la pensée-autre chérit le fragmentaire au lieu de se réclamer d'une quelconque unité. Car, selon Khatibi, la pensée-autre se doit d'être inachevée, nourrie de dualités, consciente de ses limites, dynamitée de l'intérieur par des questionnements réguliers et incessants. De la sorte, elle participera puissamment au processus de la décolonisation et s'érigera en rempart contre l'autorité sous ses différents dehors et contre la domination aussi bien endogène qu'exogène. Khatibi énonce ainsi dans *Maghreb Pluriel* qu'« une pensée qui ne soit pas minoritaire, marginale, fragmentaire et inachevée, est toujours une pensée de l'ethnocide » (Khatibi 1983a : 18).

La bi-langue est un concept qui donne à l'écriture khatibienne sa dimension à la fois mondiale et contemporaine. L'auteur s'en sert pour court-circuiter les discours figés, ceux qui se recommandent de la doxa, l'autosuffisance et les identités aveugles. La bi-langue a partie liée avec la pensée-autre. Les deux se trouvent dans un rapport étroit et consubstantiel avec la double critique que Khatibi mène à l'endroit de sa culture et de celle de l'Autre. Dans cette perspective, l'intérêt de Khatibi est d'appréhender, de saisir les signes, abstraction faite des frontières et de tout ce qui pourrait faire écran à cette colossale entreprise. Il avance à ce propos : « une pensée-autre, telle que nous l'envisageons, est une pensée en langues, une mondialisation traduisante des codes, des systèmes et des constellations de signes qui circulent dans le monde et au-dessus de lui » (*Ibid.* : 60). Jacques Hassoun explique que (la) « pensée-autre serait aux antipodes de cette tentation d'effacer ce qui se présente comme discontinu. Elle élaborerait une décision [...] cette décision vous l'avez devinée : c'est accepter d'entrer en crise [...] c'est pouvoir entendre l'écart, l'assemblage plus que le conglomérat des différences » (Hassoun 1987 : 16).

Khatibi exploite foncièrement la notion de bi-langue dans *Amour Bilingue*, texte difficile à classer selon nombre de critiques. Cette difficulté résulte du fait que ce texte, *a priori* de facture romanesque, englobe à la fois un récit, une matière narrative et quelques bribes proches de l'essai. C'est un autre type d'écriture qui réfléchit aussi bien sur le récit que sur l'écriture elle-même. C'est une réflexivité novatrice car elle s'efforce de traiter différemment des tensions liées à l'épineuse question du

bilinguisme. Pour ce faire, Khatibi propose des personnages ancrés dans l'anonymat. Ce choix est décliné, d'entrée de jeu, dans le récit : « Il s'approchait chaque fois de ce début qui l'excluait : un récit sans personnages ; ou, s'il y en avait, ce serait le récit lui-même, s'entendant dire ce seul mot : recommence » (Khatibi 1983b : 12). En effet, l'usage des pronoms personnels au lieu de noms propres est une pratique scripturale qui a le mérite de ne situer le récit dans aucune sphère spatiale, identitaire et culturelle. De ce fait, le texte se déleste manifestement de sa hantise quant à la recherche d'une référentialité, d'un territoire, d'un arrière-fond social, voire de mythes fondateurs. Dans *Amour Bilingue*, l'auteur sort des sentiers battus dans la mesure où il aborde subrepticement le conflit des langues en le fictionnalisant. Abdelouahed Mabrouh précise que

L'autre particularité de ce texte est qu'il se veut une réponse indirecte, une réponse "problématisée, fictionnalisée", qui traite une "problématique d'ordre conceptuel" à travers une "scénographie poétique" à tous ceux qui, au Maroc comme au Maghreb, s'arrêtent encore sur le choix de la langue d'écriture : pourquoi/pour qui écrit-on (écrivent-ils) en français, langue de l'ancienne puissance coloniale, outil du "déracinement culturel" et bien d'autres qualifications rencontrées, ici et là, dans la littérature critique ? Khatibi évoque l'expression "scénographie des doubles" pour désigner plusieurs figures ayant trait au rapport (en apparence conflictuel) opposant le Moi à l'Autre (Mabrouh 2003 : 107).

Comme texte postcolonial, *Amour Bilingue*, de par les questionnements qu'il soulève, inscrit la littérature maghrébine de langue française dans une certaine mondialité. Cela est d'autant plus vrai que le lecteur, d'ici et d'ailleurs, est bel et bien concerné par ce que génère le contact des langues et leur traduction : conflit, écueils de communication, intraduisibilité et menace de l'innommable. Hassan Wahbi affirme à ce propos qu'« *Amour Bilingue* n'est pas un récit qui veut dire quelque chose : un "vouloir-dire" autonome et doctrinaire, mais l'impulsion d'une épreuve de soi dans le désordre du monde et de la langue » (Wahbi 1996 : 173). En effet, les personnages de ce texte sont limités à « des ombres, des images, à leur vraie nature d'êtres de langage » (Tadié 1994 : 219). Le personnage nodal de ce récit est sans doute la langue. Tout gravite autour du désir qui est voué à celle-ci. Un désir empreint de délire et d'érotisme. Il s'agit d'un compagnonnage amoureux du langage, bien ponctué de plaisir et de satisfactions sereines au point de devenir une promesse festive. Le désir de la langue se manifeste à travers les relations se formant et se contractant entre les protagonistes issus de deux univers contrastés : l'Orient et l'Occident. Certes, la différence culturelle séparant les personnages est de taille, mais elle ne manque pas d'acquiescer une dimension fortement positive attendu qu'elle débouche sur la naissance et le baptême de la bi-langue. Cette dernière est génératrice de transculturalité, d'entrecroisement de scénographies et de savoirs, d'ouverture de voies/voix de la création verbale chez Khatibi. Autrement dit, la bi-langue est l'entre-deux dont parle, en termes laudatifs, le récitant-narrateur :

Je suis un milieu entre deux langues : plus je vais en avant, plus je m'en éloigne [...] La bi-langue ? Ma chance, mon gouffre individuel, ma belle énergie d'amnésie. Énergie que je ne sens pas, c'est curieux, comme une déficience ; mais elle serait ma troisième oreille (Khatibi 1983b : 11).

Il ressort nettement de cette réflexion contenue dans l'exergue d'*Amour bilingue* que le récitant-narrateur se veut, d'emblée, pluriel et prédisposé à entretenir des rapports tout à fait nouveaux avec l'Autre (en l'occurrence la langue et la femme étrangères). Cette posture semble salvatrice car elle est aux antipodes de ce qui pourrait court-circuiter la rencontre avec l'Autre dans une ambiance d'hospitalité inter-langues. Khatibi assigne à l'écriture une mission conciliatrice, pourvoyeuse de compréhension et de paix. La page de couverture met en scène deux langues, l'arabe et le français, dans un rapport de voisinage et non pas de dualité. Et Réda Bensaïa de préciser que :

Penseur agnostique, lutteur de classe à la manière taoïste, Khatibi refuse d'emblée la dualité pour essayer de penser et de littéralement mettre en scène un espace qui était demeuré impensable. Celui plus précisément où les langues en présence [...] se rencontrent pour se confondre [...] (Bensaïa 1987 : 138).

De plus, l'auteur soumet l'écriture à une réelle expérimentation. En effet, dès l'exergue, il se livre à un jeu consistant à mettre côte à côte deux mots d'origines différentes. « Mot » et « Kalima » se font écho et l'un traduit l'autre. Cela donne lieu à un palimpseste, à un entre-deux à même de créer le son de la « troisième oreille ». S'agissant de son expérience scripturale, Khatibi affirme : « Quand j'écris en français, ma langue maternelle se met en retrait : elle s'écrase. Et entre au harem. Qui parle alors ? Qui écrit ? Mais elle revient (comme on dit). Et je travaille à la faire revenir quand elle me manque » (Khatibi 1978 : 49). Ce palimpseste est certainement l'un des procédés scripturaux et esthétiques permettant de traduire la pensée-autre, amenant l'être à s'accomplir et à se situer au-delà de représentations estimées anachroniques, rigides et doxologiques. Radouane Acharfi souligne à ce propos que « ce récit instaure la relation possible entre les langues, plusieurs, au moins deux : le français et l'arabe véhiculaire ; et sur le plan philosophique, un paradigme de salvation, d'épanouissement pour l'identité torturée par sa monovalence et son unilocalité » (Acharfi 2011 : 136).

Dans *Amour Bilingue*, la langue est investie d'un pouvoir si fort qu'elle a prise sur les protagonistes du récit, sur leur vie et leur imaginaire. Elle les entraîne dans une situation d'exil. Le cas de l'étrangère est très éloquent : la retraite dans laquelle elle se confine est certainement imputable à la langue. La bi-langue, quant à elle, enveloppe la relation des protagonistes d'une implacable et désastreuse incommunicabilité. Le Récitant expose ce fait comme suit : « Moi qui étais malade de ma langue maternelle, je devenais en toi cette souffrance de l'indicible. Chaque jour s'écrivait une blessure, chaque jour de l'irréparable » (Khatibi 1983b : 58). Cet irréparable peut être, pour l'étrangère, une folie, voire une amnésie totale au point de perdre les repères de sa généalogie. Le Récitant est aussi touché par la folie occasionnée par la langue : « Je parlais alors avec une extrême rapidité, emporté par la folie de la langue : la langue rend fou » (*Ibid.* : 26). Si folie il y a, c'est parce que le Récitant est aux prises avec une expérience à la fois jouissive et troublante. Abdellah Memmes écrit à juste titre que :

La bi-langue fait donc accéder l'individu à un type particulier de comportement et de pensée qui, en raison des potentialités d'ouverture et d'épanouissement qu'il permet,

s'annonce comme un élargissement de l'identité et un message universel de compréhension et d'amour (Memmes 1994 : 124).

Ce qu'il importe de retenir au premier chef dans ce récit, c'est le fait que la langue arabe vient s'y intégrer, selon un jeu de traduction et de surimpression. La langue française prend en charge, dès le début, le récit, mais elle se voit entrecoupée par une série de mots arabes. Le mot bifide justifierait l'altérité fondant les rapports inter-langues dans la visée de Khatibi. Derrière ces langues en lice, se profile un « je » qui énonce sa différence en maintenant un état d'écart et de discontinuité. En ce sens, les deux mots « *Hanîn* » et « nostalgie » se partagent la même trame, mais demeurent marqués par une certaine conflictualité, ingrédient essentiel à l'altérité. Khatibi présente le bilinguisme en ces termes : « Amour imprenable. À chaque instant, la langue étrangère peut – pouvoir sans limite – se retirer en elle, au-delà de toute traduction. Je suis », se disait-il, « un milieu entre deux langues : plus je vais au milieu, plus je m'en éloigne » (Khatibi 1983b : 10).

Amour Bilingue est, finalement, une mise en scène des notions d'identité, de différence, de bi-langue. Ce récit, de par ses thématiques, met en avant une nouvelle praxis scripturale au Maghreb, qui lui assure contemporanéité et mondialité. Force est de noter que le concept d'extranéité développé par Khatibi consolide davantage la contemporanéité de son œuvre.

4. Voyageur professionnel et extranéité

Si la réflexion sur le bilinguisme – sa mise en fiction – s'est faite selon une isotopie de la déchirure et de la fascination, l'écriture de Khatibi file davantage la métaphore de l'amour en l'associant à l'hospitalité et à l'aimance. La bi-langue se développe en aimance ; laquelle, signe d'une identité en devenir, est contraire à toute velléité de l'origine unique. Dans *Un Été à Stockholm* (1990), on rencontre un personnage dont le nom, Gérard Namir, institue une double appartenance, une identité métisse. Dans son livre, *La Langue de l'autre*, Khatibi explique que le nom de Namir est construit sur la base de trois traits culturels : « (la) francité de Gérard, l'arabité et la berbérité de Namir » (Khatibi 1999 : 49).

Par cette composition au niveau de son nom, le personnage gomme les traces de son origine pour vivre pleinement l'expérience de l'altérité. Son métier de traducteur lui fournit les moyens de vivre en étranger professionnel, en passeur des langues, et au-delà en passeur d'identité. Car, traduire n'est pas seulement un acte langagier, mais aussi un incessant va-et-vient entre identités et cultures variées. Passer d'une langue à une autre relève d'un exercice en mesure de favoriser la rencontre avec l'Autre et l'accès à ce que Khatibi, dans *Figure de l'étranger dans la littérature française*, nomme l'« extranéité intérieure » (Khatibi 1987 : 60).

Parce qu'il est amené à faire montre d'une grande neutralité, à être un filtre contre les menaces de l'ambiguïté, Gérard Namir veille sur sa traduction simultanée de manière à restituer le message des orateurs à la manière d'un voyageur professionnel anonyme, délesté de toute origine et au-dessus de toute propension à faire usage de clichés. Le traducteur est un être qui pratique une forme de voyage dont la nature

le contraint à interroger la spécificité de son identité individuelle. Interrogation qui conduit au postulat suivant : toute notion d'identité ne saurait se concevoir comme résultant d'un principe immuable intrinsèquement lié à une nationalité, à une allégeance à un territoire circonscrit par des frontières, mais au contraire comme un processus d'identifications diasporiques de nature à faire dépasser les frontières qui empêchent de s'ouvrir sur d'autres imaginaires et visions du monde. En prenant appui sur la notion d'étranger professionnel, Khatibi déterritorialise son écriture, la fait sortir de sa *maghrébinité*, de son caractère local, afin de lui assigner d'autres voies, une nouvelle mouvance se réclamant d'un cosmopolitisme littéraire indéniable. Aussi le choix de l'espace ne peut-il être arbitraire. En effet, la Suède, où évolue le personnage-narrateur, se démarque des autres pays occidentaux par sa neutralité politique. Cette neutralité de l'espace a un impact sur la posture de Gérard Namir, appelé lui aussi à vivre de plus près l'expérience de la neutralité au niveau de la traduction qu'il assure lors d'un colloque sur le thème de la neutralité. C'est une expérience profitable, une véritable initiation ontologique l'amenant à traverser, en toute sérénité, les frontières artificielles s'érigeant entre langues et cultures. Traversée qui équivaut à un cheminement en dehors des huis-clos et des crispations identitaires. Il s'agit pour le personnage de développer de nouvelles configurations et de nouvelles représentations quant à l'identité, généralement déterminée par des oppositions entre soi et l'Autre, entre ce qui relève du centre et ce qui réfère à la périphérie.

Le métier de traducteur est le meilleur qui soit pour réaliser, paraboliquement, l'entreprise de l'interculturalité. Synonyme d'hétérogénéité, de coexistence de différentes visions du monde, la traduction nous propose une éthique de la relation avec autrui, voire de nouvelles façons de fonder ce rapport sur un palimpseste linguistique et culturel. Le parcours de Gérard Namir donne à l'auteur la possibilité d'établir, grâce au jeu subtil de l'extranéité, un dédoublement et une distance de soi à soi. C'est parce que le personnage subsume les attributs de narrateur, de traducteur et d'étranger professionnel, qu'il s'inscrit dans une mouvance entre langues et mémoires. Aussi, l'identité figée se laisse-t-elle traverser par une dynamique générant une dérive identitaire. Celle-ci est fortement salutaire dans la mesure où elle constitue un tremplin nécessaire pour jouir de l'exaltation de l'altérité de l'Autre. L'espace de la ville de Stockholm incarne, à bien des égards, les déambulations du personnage dans un espace physique – ici la ville de Stockholm – et un espace symbolique fait de langues et de cultures diverses. C'est au travers de ces déambulations que l'auteur donne à voir la surenchère du Moi. Autrement dit, Gérard, comme Khatibi, finit par devenir non seulement un étranger professionnel mais aussi un mutant. Par-delà les précisions au sujet du métier de traducteur et de la neutralité absolue de l'espace en question, le texte se veut un méta-roman qui pousse le lecteur à réfléchir sur la paix et le vivre-ensemble dans un monde qui cautionne les frontières et le repli sur soi :

Ne suis-je pas un étranger professionnel qui veut traverser les frontières avec un esprit de souplesse ? Souplesse qui ne m'est pas toujours accordée, à chaque changement de climat, de pays, de langue, et, comment dire, à chaque croisement de regards et de paroles (Khatibi 1990 : 287).

Le voyageur professionnel s'apparente à l'exote toujours en mouvement, en quête d'une égale distance entre lui-même et l'Autre, distance sensible et délibérée entre sa particularité et celle de l'Autre. Hassan Wahbi considère qu'il est question d'« une réécriture de soi par la pensée du voyage. En cela, *Un Été à Stockholm*, est à considérer comme un traité de la pensée du voyage qui procède par micro-récits, par morceaux de description, par bribes de méditations » (Wahbi 2000 : 205). Le texte demeure en définitive une invite à vivre le divers via le voyage et à se mouvoir dans le désordre du monde, en tant que sujet postcolonial défait de ses traumas et complexes. Il s'agit de devenir un sujet « qui assume ses multiples appartenances et renégocie ses divers enracinements au-delà de tout récit fondateur. La métaphore de l'étranger professionnel a justement le mérite de décloisonner les aires culturelles en montrant la dynamique d'hybridation des êtres en mouvement » (Moustir 2013 : 206). Le voyage qu'effectue Gérard Namir, en sa qualité de traducteur et de voyageur professionnel, est dans une certaine mesure diasporique, en ce sens où il donne la possibilité de cheminer à travers des frontières géophysiques et culturelles. Ce cheminement amène le protagoniste à se découvrir, à se remettre en question, à abandonner ses certitudes et à découvrir l'Autre dans sa différence et son altérité. Il n'est pas de ceux qui s'attachent à des découvertes exotiques, mais un être qui « veut passer les frontières avec une souplesse d'esprit » (Khatibi 1990 : 9), un être errant, prédisposé à la Relation telle que l'entend Edouard Glissant : « (l') errant, qui n'est plus le voyageur ni le découvreur ni le conquérant, cherche à connaître la totalité du monde et sait déjà qu'il ne l'accomplira jamais – et qu'en cela réside la beauté menacée du monde » (Glissant 1990 : 33).

5. Conclusion

Eu égard aux aspects que nous avons exposés ci-dessus, il convient de souligner que l'œuvre de Khatibi renferme suffisamment de preuves tangibles de sa modernité et de sa contemporanéité. Dans les essais critiques de l'auteur et ses fictions se lit une tentative d'assigner à la littérature maghrébine d'expression française de nouveaux rôles et finalités. Le regard porté sur les questions de l'identité, du bilinguisme, la quête d'une extranéité parabolique, par personnages interposés, sont autant d'éléments qui inscrivent l'œuvre khatibienne dans un projet scriptural et intellectuel soucieux de dépasser les identités sclérosées et les frontières culturelles. L'écriture de Khatibi est transitive car elle cultive l'interculturel et bat en brèche tous les écueils à même de phagocyter la relation avec l'Autre. C'est une œuvre planétaire et cosmopolite qui ambitionne d'affranchir le sujet de tout ce qui alimente les tensions et cautionne les clivages culturels. Les éléments que nous avons relevés dans cet article attestent que l'écriture khatibienne s'inscrit en porte-à-faux des discours et idéologies qui figent l'identité dans une sphère étriquée. Ainsi, en sapant la rhétorique de l'identité aveugle et de la différence sauvage, en érigeant la pensée-autre et la bi-langue comme lieux de rencontre, de confluence et d'extranéité, l'écriture de Khatibi est un exercice altéritaire qui inscrit la littérature marocaine dans le cosmopolitisme.

Références bibliographiques

- ACHARFI, Radouane (2011), *Les problématiques de l'Identité et de l'Écriture dans l'imaginaire Marocain et dans l'œuvre d'Abdelkébir Khatibi*, Fès : Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Saïs, série : « Thèses et Monographies », n°2.
- BELARBI, Mokhtar (2018), « Abdelkébir Khatibi et la diversité culturelle », dans *Interculturel Francophonies* 34, Alliance française de Lecce, 279–290.
- BENSMAIË, Réda (1987), « Traduire ou “blanchir” la langue, *Amour bilingue* d'Abdelkébir Khatibi », dans BUCI-GLUCKSMANN, CH. – RAYBAUD, A. (éds.), *Imaginaire de l'Autre, Khatibi et la mémoire littéraire*, Paris : L'Harmattan, 133–160.
- BHABHA, Homi (2007), *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale* (trad. de l'anglais par Françoise Bouillot), Paris : Payot.
- GLISSANT, Édouard (1981), *Le discours antillais*, Paris : Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (1990), *Poétique de la relation (Poétique III)*, Paris : Gallimard.
- HASSOUN, Jacques (1987), « Introduction », dans BUCI-GLUCKSMANN, Ch. – RAYBAUD, A. (éds.), *Imaginaires de l'autre. Khatibi et la mémoire littéraire*, Paris : L'Harmattan, 11–16.
- KHATIBI, Abdelkébir (1968), « Avant-propos. Situations. Littérature maghrébine », *Souffles* 10, 4–5.
- KHATIBI, Abdelkébir (1978), « Repères », *Prologue* 12, 32–49.
- KHATIBI, Abdelkébir (1981), « Lettre – préface », dans GONTARD, M. (éd.), *Violence du texte : étude sur la littérature marocaine de langue française*, Paris/Rabat : L'Harmattan / SMER, 7–9.
- KHATIBI, Abdelkébir (1983a), *Maghreb pluriel*, Paris : Denoël.
- KHATIBI, Abdelkébir (1983b), *Amour Bilingue*, Montpellier : Fata Morgana.
- KHATIBI, Abdelkébir (1985), *Du Bilinguisme*, Paris : Denoël.
- KHATIBI, Abdelkébir (1987), *Figures de l'étranger*, Paris : Denoël.
- KHATIBI, Abdelkébir (1990), *Un été à Stockholm*, Paris : Flammarion.
- KHATIBI, Abdelkébir (1999), *La langue de l'autre*, New York – Tunis : Les Mains Secrètes.
- LAROUI, Abdallah (1974), *La crise des intellectuels arabes : traditionalisme ou historicisme ?*, Paris : Maspero.
- MABROUR, Abdelouahed (2003), « La bi-langue ou l'(en)jeu de l'écriture bilingue chez Abdelkébir Khatibi », *Linguistica antverpiensia* 2, 105–114.
- MEMMES, Abdellah (1994), *Abdelkébir Khatibi : l'écriture de la dualité*, Paris : L'Harmattan.
- MOUSTIR, Hassan (2013), « Pratique de l'extranéité dans l'écriture d'Abdelkébir Khatibi », *Cédille, Revista de Estudios Franceses*, série « Monografías » 3, 199–209.
- SEFRIOUI, Kenza (2013), *La revue Souffles 1966-1973. Espoirs de révolution culturelle au Maroc*, Casablanca : Éditions du Sirocco.
- TADIÉ, Jean-Yves (1994), *Le Récit poétique*, Paris : Gallimard.
- TENKOUL, Abderrahman (2002), « Écriture, identité et désir de vacuité », dans BENCHEIKH, M. (éd.), *Désir d'identité, désir de l'autre*, Meknès : Publications de la Faculté des Lettres.
- WAHBI, Hassan (1996), « Abdelkébir Khatibi », dans BONN, CH. – KHADDA, N. – MDAGHRI-ALAOU, A. (éds.), *Littérature Maghrébine d'expression française*, Vanves : Edicef/Aupelf, 168–176.
- WAHBI, Hassan (2000), « L'Art d'aimer son lointain. Réflexions à propos de la question du voyage dans *Un Été à Stockholm* de Abdelkébir Khatibi », *Francofonia* 9, 205–216.